

La digestion

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 14

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quand la Justice dè pé eut àovai lo testameint, tot fut bailli à la Marienne, et lo névào François la fe rassoveni dè cein qu'avai de se n'onclio; kà la pernetta coudessai ne pas s'ein rappelâ, que cein amenâ dâo bize-bille eintrè lè dou, que sè disputa-ron bin adrà ein sè reprodzeint totès sortès d'affè-rès.

— Ah ! l'est dinsè, se fe la Marienne, eh bin at-teinds !

Lè fennès ont adé dou à trài carnotsets dein la teta plieins dè malice; assebin la sorcière eut bin-tout ruminâ oquiè po sè veindzi et po fèrè bisquâ son névào.

Le fe à son volet: Te vas menâ la cavala à la faire po la veindre; mà coumeint l'a accoutemâ d'adé ètrè avoué lo muton, lè vu pas veindrè l'on seïn l'autro, et po que cliào que voudront atsetâ la Broana séyont assebin d'obedzi dè preindrè lo muton, te veindrè la cavala dou francs et lo muton ceint pîces, mà te ne baillèrè la cavala qu'à condechon qu'on atsetâi assebin lo muton, et te tè faré bailli on beliet signi, coumeint quiet l'ont payi tant tsaquie bête, et te lào payèrè on demi-litre po avai cé beliet.

Dinse de, dinse fé. Lè dzeins pè la fàirè furont ébayi dè fèrè 'na patse dinsè; mà coumeint cein ne lào fasâi ni tsaud, ni frâi, payront dou francs po la cavala et lo resto po lo muton, et l'est dinsè que cllia crouie sorcière dè Marienne robâ cé pourro François sein qu'on pouessè l'akchenâ.

La digestion. — La digestion peut avoir une influence incontestable sur notre caractère, suivant quelle est laborieuse ou facile: tel qui digère facilement sera fort gai après un bon repas, tandis que tel autre ne tardera pas à broyer du noir. Ce dernier peut, dans une certaine mesure, éviter ce malaise toujours quelque peu désagréable pour son entourage, en mangeant avec circonspection, c'est-à-dire en évitant les mets les moins digestibles. — Voici dans ce but un petit guide de table:

Parmi les matières solides les plus facilement digérées, un expérimentateur fort compétent, M. de Beaumont, a noté le riz et les tripes, qui sont digérés en une heure. Il faut 1 h. $\frac{1}{2}$ pour le saumon, truite, venaison; 2 heures pour le lait, le gruau; 2 h. $\frac{1}{2}$ pour les viandes de dinde, agneau, porc; 3 heures pour celles de bœuf, mouton, veau. On voit que d'après ces expériences les idées vulgaires admises sur la digestion sont bien erronées. Ajoutons que, ainsi qu'on le reconnaît généralement aujourd'hui, plus une viande est cuite, plus elle est difficile à digérer.

CHEZ MON FUTUR

V

Machinalement, Emmeline prit un livre. C'était un *Traité sur le drainage et son application aux prairies artificielles suivi de quelques réflexions succinctes et raisonnées sur le chaulage des arbres à fruits.*

Ce livre fit descendre dans l'âme d'Emmeline un voluptueux apaisement.

On calomniait son futur et la baronne, c'était certain. Ne sait-on pas qu'il suffit de danser à un bal deux fois

avec la même personne pour que la médisance s'exerce? La baronne avait un mari, et le vicomte, c'était bien connu, était un homme sérieux, incapable de chasser sur des terres réservées. Il s'occupait d'agriculture, de science, d'économie politique. Agé de vingt-huit ans à peine, il était, disait-on, harcelé par les sollicitations des électeurs pour consentir à se faire nommer député.

Emmeline, soulevant les voiles de l'avenir, vit se dérouler devant elle une somptueuse existence, une grande situation dans le monde.

Et quand elle se demandait si le vicomte l'aimait, l'adorait:

— Folle que je suis! pensait-elle. Est-ce qu'il m'épouserait, s'il ne m'aimait pas?

Puis, souriant avec malice:

— J'ai envie de lui voler son livre sur le drainage. Ce sera amusant de le lui faire chercher.

En ce moment, la sonnette électrique de la porte d'entrée de l'hôtel fit retentir un joyeux carillon très prolongé.

Emmeline supposa que c'était son frère. Elle ne laissa pas toutefois d'être étonnée qu'il fut si vite de retour.

Mais bientôt Jean se précipita dans le salon, pâle, tremblant, les yeux hagards. Il ouvrit une petite porte dissimulée entre les panneaux de la boiserie, et, incapable de proférer une parole tellement son émotion était forte, il montra cette porte à Emmeline avec un geste d'une éloquence entraînant.

— Serait-ce monsieur de Boisricheux? dit Emmeline toute bouleversée. Oh! je ne veux pas qu'il me voie!

Elle sortit.

Elle n'eut pas même le temps de se demander où elle retrouverait son frère. Elle ne pensa qu'à s'enfuir.

Jean reprit un peu son sang-froid en la voyant disparaître.

— Au bout de ce corridor il y a une porte, lui dit-il, vous vous sauverez par l'escalier de service.

Puis il ferma la petite porte du salon, et il s'efforça de ramener sur son visage sa souriante impassibilité habituelle.

Jean introduisit une jeune femme. C'était la baronne Enger. Elle était Hongroise ou Moldave? On n'en savait rien au juste, car elle parlait de la famille de son mari plutôt que de la sienne, qui était probablement fort obscure. Cela n'empêchait pas la belle Christine, comme la nommait familièrement ses amis intimes, d'être éblouissante de grâce et de distinction, et, lorsqu'on la voyait, on s'occupait bien plus de l'admirer que de rechercher son origine.

Grande, mince et brune, ses attitudes, ses regards, son sourire et son langage étaient un composé de langueur caressante et d'ardeur continue qui exerçait autour d'elle une irrésistible séduction. Ses yeux noirs étaient pleins de feu, et elle en dirigea la flamme à droite et à gauche, avec une sorte de méfiance jalouse.

Puis un sourire de radieuse sécurité rayonna sur ses traits d'une idéale pureté de forme, et elle se promena quelques instants dans le salon sans rien dire, comme quelqu'un qui est chez soi, ou comme une femme qui prend partout, en souveraine, possession du lieu où elle se trouve.

Puis, de nouveau, une instinctive méfiance plissa ses lèvres, et s'arrêtant devant le valet qui, immobile, attendait ses ordres:

— Jean, lui dit-elle, d'une voix modulée en intonations musicales, vous n'avez pas votre figure de tous les jours.

— Je n'ai pas ma figure de tous les jours! répéta machinalement le vieux serviteur.

Et il n'eut que la force de répondre: